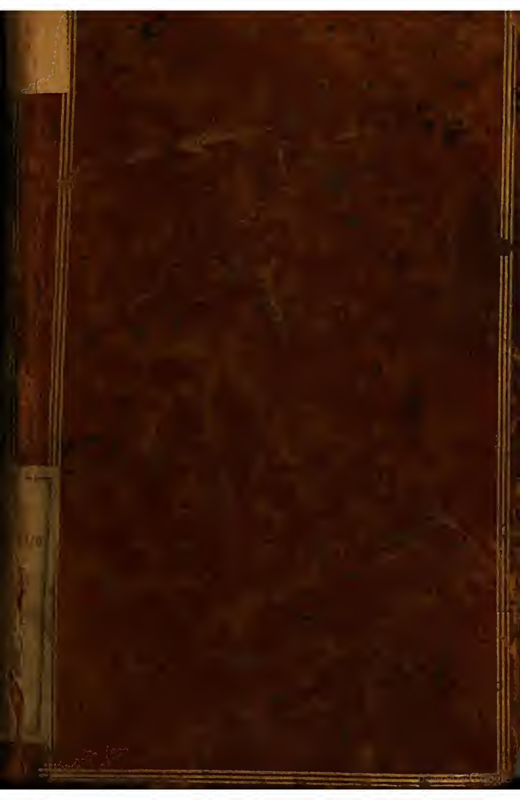
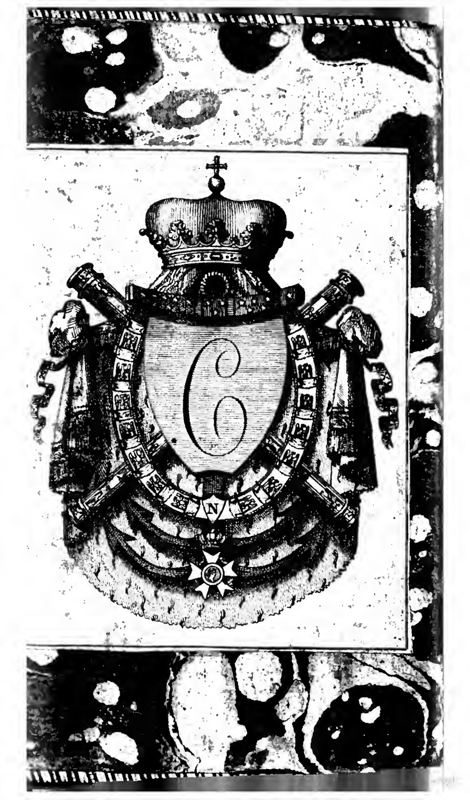
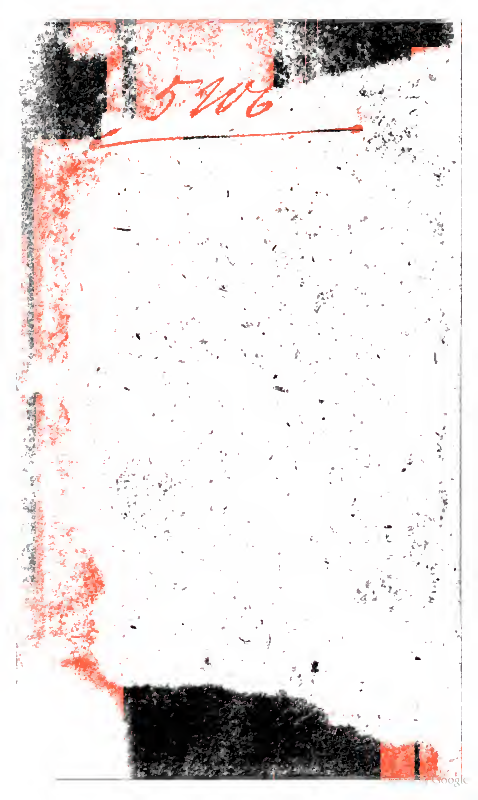



C
N





# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES DAMES.

*Sixième Classe :*

## MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

# BIBLIOTHEQUE

## *UNIVERSELLE*

# DES DAMES.

## *MORALE.*

TOME QUINZIÈME.




*A PARIS,*

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

1790.

# PRÉFACE.

PEU de ſiècles ont eu autant de beſoin que le nôtre d'être ramenés aux vrais principes des devoirs & de la raiſon ; c'eſt ce qui a ſans doute tourné la plume & les talens du plus grand nombre de nos écrivains à l'étude de la philoſophie.

L'impuiſſance d'égaler les grands Maîtres du règne brillant de LOUIS XIV, n'a pas déterminé ſeule, ni toujours, les eſprits au choix des matières qu'ils ont embraſſées ; & je crois qu'il leur a paru plus né-

ceſſaire de s'occuper d'objets vraiment utiles pour nous, que d'augmenter les tréſors de nos amuſemens & de nos plaiſirs.

Mais, n'eſt-on pas forcé de convenir que pluſieurs de nos gens de lettres, en cherchant à rappeler leur profeſſion à ſa première & noble inſtitution, & en s'érigeant en précepteurs du genre humain, ont abuſé (peut-être ſans le vouloir) de l'autorité qu'ils pouvoient tirer de leur talent d'écrire, & de leur vigueur de penſer.

Il eſt une nation réfléchie &

toujours rivale de la nôtre. Elle s'eſt enfoncée la première dans les abymes de la métaphyſique. Toutes les hardieſſes peuvent ſe montrer chez ce peuple, il les a toutes offertes ſous mille formes : mais en augmentant la licence qui leur donnoit l'être, ont-elles contribué à rendre le pays plus heureux & plus ſage ? Il eſt permis de s'en rapporter aux plus ſenſés des auteurs de cette île, dont ils ont déploré les excès en tout genre.

En conclura-t-on qu'il faut interdire aux hommes l'étude de

la philoſophie ? Non : mais il ſeroit à ſouhaiter que les écrivains qui s'y livrent, ſe rappelaſſent quelquefois ce qu'en a dit un de leurs principaux chefs plus coupable qu'eux, puiſqu'en connoiſſant ſi bien les dangers de cette étude trop approfondie, il n'a pas ſu ſe contenir.

*La philoſophie*, dit Bayle (a), *reſſemble à des poudres ſi corroſives, qu'après avoir conſumé les chairs malſaines d'une plaie, elles rongeroient la chair vive*,

(a) *Art. Acoſta.*

*carieroient les os, & perceroient jusqu'aux moëlles. Elle réfute d'abord les erreurs*, ajoute-t-il, *mais si on ne l'arrête point là, elle attaque la vérité, & va si loin qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir.*

Cette image forte & vraie des excès où nous expose un amour immodéré pour la philosophie, auroit dû, sans doute, arrêter la main de plus d'un philosophe, qui, sous prétexte d'arracher de dessus nos yeux l'épais bandeau des préjugés, a blessé notre

vue par un éclat incertain, vague & rapide, plus ſemblable au feu deſtructeur de la foudre, qu'à la lumière d'un beau jour. Juſqu'à quand la philoſophie, (pour me ſervir des expreſſions de J. J. Rouſſeau lui-même), ne s'occupera-t-elle qu'à diffamer l'eſpèce humaine?

Dans le nombre du peu de vérités qui circulent parmi les hommes, il en eſt qu'une douce perſuaſion, une conſcience preſque générale, un ſentiment intime & difficile à vaincre, ont établies, & qu'il eſt cruel de

vouloir nous enlever ; parce qu'indépendamment de leur certitude, elles ſont, ou notre conſolation, ou notre eſpérance.

Inutilement l'auteur du fameux Traité du *Citoyen* s'épuiſe-t-il à prouver que la méchanceté eſt inhérente & eſſentielle aux hommes ; il n'entraîne à ſon opinion que des gens pour qui toutes les ſingularités ſont précieuſes, ou des méchans qui s'apperçoivent que cette prétendue découverte protége & ſert les vils intérêts dont ils ſont animés : le plus grand nombre des hom-

mes penſans, ſait qu'il a beſoin de ſa propre eſtime pour s'encourager au bien; & *D. Hume*, qui n'a pu s'empêcher de regarder la bienfaiſance comme une des premières diſpoſitions de notre ame, en eſt cru ſans preuves, parce qu'il n'en faut qu'aux choſes de calcul matériel, & preſque jamais à celles qui ſont ſenties.

C'eſt encore une entrepriſe téméraire & dangereuſe de la part des philoſophes, d'attaquer ouvertement le culte reçu & conſacré par des loix, ſous le

bouclier desquelles on repose avec tranquillité. C'est détruire les fortifications d'une place qu'on habite; c'est appeler par cette destruction tous les brigands qui voudront s'en emparer; c'est compromettre à la fois & sa propriété, & sa liberté, & sa sûreté; c'est invoquer l'indépendance, l'anarchie & la licence, mere de tous les crimes.

Ce seroit donc un service à rendre à la société d'arracher, des livres qui lui ont été offerts, tout ce qui a élevé le scandale

& le cri public, & de les réduire aux ſeules vérités utiles qu'ils contiennent. Il faut l'avouer à l'honneur de plus d'un ouvrage que la vigilance du Gouvernement a proſcrits, ils feroient encore, avec le retranchement dont je parle, & la gloire de leurs auteurs & celle de leur ſiècle.

Le Recueil que je donne au public aujourd'hui en fera la preuve la plus forte. On y va voir combien J. J. Rouſſeau ajoute à la maſſe de nos idées; on y admirera cette ſagacité

profonde, cet amour de la vertu & ces richeſſes de ſtyle, qui diſtinguent ſi fort le Citoyen de Génève : l'humanité, l'honneur & la ſageſſe ont ſouvent dicté les maximes précieuſes qui compoſent ces volumes. J'ai fait diſparoître, autant que j'ai pu, le ſophiſte hardi, pour n'offrir que l'écrivain brillant & mâle, l'homme ſenſible & penſeur.

Le penchant qu'un auteur de ce mérite avoit pour le paradoxe, le détournoit quelquefois du vrai : mais alors c'étoit l'alchimiſte de la littérature, qui,

dans la vaine recherche du remède universel, trouvoit en chemin mille secrets, qui tous, séparés de leur objet, devenoient de plus grande utilité.

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES DAMES.

## PENSÉES
### DE
## J. J. ROUSSEAU.

### DIEU.

QUE la matière soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, & annonce une intelligence unique ; car, je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système, &

qui ne concoure à la même fin, ſavoir, la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'univers, & ordonne toutes choſes, je l'appelle *Dieu.* Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds : je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même; je ſais que mon exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que

toutes les choſes qui me ſont connues, ſont abſolument dans le même cas. J'apperçois Dieu partout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi; mais, ſitôt que je veux le contempler en lui-même, ſitôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Dieu eſt intelligent, mais comment l'eſt-il? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner; il n'y a pour elle ni prémiſſes, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſition; elle eſt purement intuitive, elle voit

également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être; toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les tems un ſeul moment.

La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance de Dieu agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il le veut; ſa volonté fait ſon pouvoir.

Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout.

Dieu eſt juſte, j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté; l'in-

justice des hommes est leur œuvre, & non pas la sienne ; le désordre moral qui dépose contre la Providence aux yeux des philosophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

De tous les attributs de la Divinité toute puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Quand les anciens appeloient *Optimus Maximus* le Dieu suprême, ils disoient très-vrai ; mais en disant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puisque sa bonté vient

de ſa puiſſance : il eſt bon parce qu'il eſt grand.

Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphyſique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à diſputer ſur l'eſſence divine ce tems ſi court qui nous eſt donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle eſt, mais nous ſavons qu'elle eſt : que cela nous ſuffiſe ; elle ſe fait voir dans ſes œuvres, elle ſe fait ſentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien diſputer contr'elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi.

Plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit ; moins je la conçois, plus je

l'adore. Je m'humilie & lui dis ; Etre des Etres, je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables, que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié : tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai

modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer; tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré.

Tenez votre ame en état de desirer qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais.

Si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-

ce que tout le ſavoir des hommes m'apprendra de plus ?

Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bpn ! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur, eſt que ta volonté ſoit faite ; en y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté : je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

## UNIVERS, INTELLIGENCE SUPRÊME.

IL eſt un livre ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & à adorer ſon divin auteur. Nul n'eſt excuſable

de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes un langage intelligible à tous les esprits.

Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon certaines loix me montre une intelligence. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif & pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister ? Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin, parce

que, pour juger de cet ordre, il me suffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leurs concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'univers existe; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié : je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit pour la première fois, une montre ouverte, & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, diroit-il, à quoi le tout est bon, mais je vois que chaque

pièce eſt faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulières, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpèce, puis écoutons le ſentiment intérieur ; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ? à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence ? & que de ſophiſmes ne faut-il pas entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque pièce pour la conſervation

conſervation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion ? & comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi?

J'ai lu Nieuventit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la nature, qui montrent la ſageſſe de ſon auteur ? Son livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet, & ſitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du

tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés, eſt l'abîme de l'eſprit humain. La barrière inſurmontable que la nature a miſe entre les diverſes eſpèces, afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'univers qu'on ne puiſſe, à quelqu'égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés; en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens, les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe

confond & se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu, ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leur galimathias d'abstractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un systême d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que

la matière passive & morte a pu produire des êtres vivans & pensans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

L'expérience & l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets sans montrer les causes; elles ne suffisent point pour expliquer le systême du monde & la marche de l'univers. Descartes avec des dés formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attrac-

tion ; mais l'attraction ſeule réduiroit bientôt l'univers en une maſſe immobile ; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planètes ſur la tangente de leurs orbites.

Le philoſophe, qui ſe flatte de pénétrer dans les ſecrets de Dieu, oſe aſſocier ſa ſageſſe à la ſageſſe éternelle ; il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des loix à la nature, & des bornes à la divinité ; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines

pour arranger la machine du monde, le laboureur qui voit la pluie & le ſoleil tour à tour fertiliſer ſon champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſtifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, il ne s'attaque point à ſon maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X (*a*)

(*a*) Ce roi de Caſtille diſoit que ſi Dieu l'eût appelé à ſon conſeil, quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis. La multitude des cercles inutiles, que les mathématiciens de ſon tems avoient imaginés pour expliquer les mouvemens céleſtes.

ne tombera dans l'efprit d'un homme vulgaire : c'eft à une bouche favante que ce blafphême étoit réfervé.

## ATHÉISME, FANATISME.

LE fpectacle de la nature, fi vivant, fi animé, pour ceux qui reconnoiffent un Dieu, eft mort aux yeux de l'athée; & dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix fi douce, il n'apperçoit qu'un filence éternel.

Bayle a très-bien prouvé que le

---

a pu donner lieu à la penfée libertine d'un prince affez habile pour defirer, dans la mécanique de l'univers, cette fimplicité qu'on y a reconnue depuis. (*Note de l'Edit.*)

ſanatiſme eſt plus pernicieux que l'athéiſme, & cela eſt inconteſtable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique, attache à la vie, effémine, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſape ainſi à petit bruit

les vrais fondemens de toute ſociété; car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé. Si l'athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu ſage, pourvu qu'il reſte en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes; mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpèce, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'in-

différence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'état ſous le deſpotiſme : c'eſt la tranquillité de la mort ; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

## RELIGION.

De combien de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la religion manque ? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ?

Une dernière reſſource à employer contre l'incrédule, c'eſt de le tou-

cher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la religion si aimable, qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour son cœur quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! Quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ! Quand, une fois le jour, il sera forcé de se

dire, non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain règne ici !

Un heureux inſtinct me porte au bien; une violente paſſion s'élève; elle a ſa racine dans le même inſtinct, que ferai-je pour la détruire? De la conſidération de l'ordre, je tire la beauté de la vertu, & ſa bonté, de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reſte des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de malfaire pour mon profit, je n'ai qu'à malfaire en ſecret,

la

la vertu n'a plus rien à me dire ; & si je suis surpris en faute, on punira, comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. Enfin, que le caractère & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma règle aussi long-tems qu'il ne sera point défiguré ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer ? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple,

dans chaque individu, ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés? Adorons l'être éternel, d'un ſouffle nous détruirons ces fantômes de raiſon qui n'ont qu'une vaine apparence, & fuient comme une ombre devant l'immuable vérité.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt une fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne

foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme

eux, & c'eſt, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité.

## ÉVANGILE.

CE divin livre, le ſeul néceſſaire à un chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage; jamais la plus parfaite ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant.

La majeſté des écritures m'é-

tonne, la sainteté de l'évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si sage, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grace touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses pas-

ſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ! Quand Platon peint ſon juſte imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jeſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les pères l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au Fils de Marie ? Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage ; & ſi cette facile mort n'eût

honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale : d'autres, avant lui, l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété : avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui

ſeul a donné les leçons & l'exemple ? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer; celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure; Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux, prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un ſage, la vie

& la mort de Jesus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond c'est reculer la difficulté sans la détruire; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; & l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.

Le christianisme est dans son principe une religion universelle, qui n'a rien d'exclusif, rien de local, rien de propre à tel pays plutôt qu'à tel autre. Son divin auteur embrassant également tous les hommes dans sa charité sans bornes, est venu lever la barrière qui séparoit les nations, & réunir tout le genre humain en un peuple de freres : *car en toute nation celui qui le craint & qui s'adonne à la justice lui est agréable* (*a*). Tel est le véritable esprit de l'Evangile.

Je ne sais pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos li-

(*a*) Acte X. 35.

vres ; cette morale tirée de l'Evangile, étoit chrétienne avant d'être philosophique. Les préceptes de Platon sont souvent très-sublimes, mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, & jusqu'où ne vont pas ses erreurs ? Quant à Cicéron, peut-on croire que sans Platon ce rhéteur eût trouvé ses offices ? L'Evangile seul est, quant à la morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique & toujours semblable à lui-même.

## ORAISON, DÉVOTION, DÉVOT.

L'AME en s'élevant par l'oraiſon à la ſource du ſentiment & de l'être, y perd ſa ſécheresſe & ſa langueur ; elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie, elle prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en elle-même ; elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple ; dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpère être un jour le ſien.

Il n'y a rien de bien qui n'ait

un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. Comment viennent les extases des ascétiques? en prolongeant le tems qu'on donne à la prière plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise; l'imagination s'allume & donne des visions; on devient inspiré, prophète, & il n'y a plus ni sens, ni génie qui garantisse du fanatisme.

Si l'on abuse de l'oraison, & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grace on renonce à la raison; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis; il faut premièrement faire ce qu'on doit, puis prier quand on le peut.

La dévotion est un opium pour l'ame : elle égaie, anime & soutient quand on en prend peu : une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue.

On ne doit point afficher la dévotion par un extérieur affecté, & comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Il faut aussi s'abstenir de ce langage mystique & figuré, qui nourrit le cœur des

chimères de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre & très-propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder ?

Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde.

dans leur élévation, s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une manière ſi humiliante, ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel, leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zèle eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les (faux) dévots? Mais plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.

## SUPERSTITION.

LA ſuperſtition eſt le plus terrible fléau du genre humain ; elle abrutit les ſimples, elle perſécute les ſages, elle enchaîne les nations, elle fait par-tout cent maux effroyables : quel bien fait-elle ? aucun ; ſi elle en fait, c'eſt aux tyrans ; elle eſt leur arme la plus terrible ; & cela même eſt le plus grand mal qu'elle ait jamais fait.

## CONSCIENCE.

LE meilleur de tous les caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement.

La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps ; qui la ſuit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer.

Conſcience ! conſcience ! Inſtinct divin, immortelle & céleſte voix, guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre, juge infaillible du bien & du mal, qui rend l'homme ſemblable à Dieu,

c'est toi qui fais l'excellence de sa nature, & la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle, & d'une raison sans principe.

Si la conscience parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'elle nous parle la langue de la nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux; leur voix

bruyante étouffe la ſienne, & l'empêche de ſe faire entendre ; le fanatiſme oſe la contrefaire, & dicter le crime en ſon nom. Elle ſe rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de ſi longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler, qu'il en coûta de la bannir.

## MORALITÉ DE NOS ACTIONS.

TOUTE la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier

prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes : examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous

portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance, ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos théâtres? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir? Eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors de notre intérêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines: & même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſérables, ſi nous n'avions

avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les grandes ames ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux, celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un

doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus ; il est déjà mort.

Jettez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires : parmi tant de cultes inhumains & bisarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables qu'on eût punis ici-bas, comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, & des passions à contenter.

contenter. Mais le vice armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrèce adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur, il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien. Les plus miſérables divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la nature, plus forte que celles des dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond de nos ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui, comme bonnes ou mauvaiſes.

## MAL MORAL, MAL PHYSIQUE.

C'EST l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines, nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que la nature nous fait ſentir nos beſoins?

La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir ; La mort.... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre? La mort eſt le remède aux maux que vous vous faites ; la nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux ! il vit preſque ſans maladies, ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort ; quand il la ſent, ſes misères la lui rendent deſirable : dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous

ſommes, nous n'aurions pas à déplorer notre ſort; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance, doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal qu'on ſent, on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélère; plus on la veut fuir, plus on la ſent; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant, contre la nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur

du mal; cet auteur, c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te viennent de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas eu de la nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

## OPTIMISME.

JE crois qu'on ne peut examiner convenablement le ſyſtême de l'optimiſme, ſans diſtinguer avec ſoin le mal particulier, dont aucun philoſophe n'a jamais nié l'exiſtence, du mal général qui nie l'optimiſte. Il n'eſt pas queſtion de ſavoir, ſi chacun de nous ſouffre ou non; mais s'il étoit bon que l'univers fût; & ſi nos maux étoient inévitables dans la conſtitution de l'univers. Ainſi l'addition d'un article rendroit, ce ſemble, la propoſition plus exacte; & au lieu de *tout eſt bien*, il vaudroit peut-être mieux dire : *le tout eſt bien*, ou *tout eſt bien pour le tout.* Alors il

eſt très-évident qu'aucun homme ne ſauroit donner des preuves directes, ni pour, ni contre ; car ces preuves dépendent d'une connoiſſance parfaite de la conſtitution du monde & du but de ſon auteur, & cette connoiſſance eſt inconteſtablement au-deſſus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimiſme ne peuvent ſe tirer, ni des propriétés de la matière, ni de la mécanique de l'univers, mais ſeulement par induction des perfections de Dieu, qui préſide à tout ; de ſorte qu'on ne prouve pas l'exiſtence de Dieu, par le ſyſtême de Pope, mais le ſyſtême de Pope, par l'exiſtence de Dieu : & c'eſt, ſans contredit, de la queſtion de

la providence qu'eſt dérivée celle de l'origine du mal. Que ſi ces deux queſtions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre, c'eſt qu'on a toujours ſi mal raiſonné ſur la providence, que ce qu'on en a dit d'abſurde a fort embrouillé tous les corollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand & conſolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cauſe de Dieu, ſont les prêtres & les dévots, qui ne ſouffrent pas que rien ſe faſſe ſelon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la juſtice divine à des événemens purement naturels; & pour être ſûrs de leur fait, puniſſent & châtient les méchans, éprouvent ou récompenſent les bons indifféremment

avec des biens ou des maux, ſelon l'événement. Je ne ſais, pour moi, ſi c'eſt une bonne théologie; mais je trouve que c'eſt une mauvaiſe manière de raiſonner, de fonder indifféremment, ſur le pour & le contre, les preuves de la providence, & de lui attribuer ſans choix tout ce qui ſe feroit également ſans elle.

Les philoſophes, à leur tour, ne me paroiſſent guère plus raiſonnables, quand je les vois s'en prendre au ciel de ce qu'ils ne ſont pas impaſſibles, crier que tout eſt perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils ſont pauvres, ou qu'on les vole, & charger Dieu, comme dit *Senèque*, de la garde

de leur valise. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou César dans leur enfance, on auroit dit : quels crimes avoient-ils commis ? Ces deux brigands ont vécu, & nous disons : pourquoi les avoir laissé vivre ? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le père en lui ôtant son enfant ; & dans le second : Dieu conservoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainsi quelque parti qu'ait pris la nature, la providence a toujours raison chez les dévots, & toujours tort chez les philosophes. Peut-être dans l'ordre des choses humaines, n'a-t-elle ni tort ni raison, parce que tout tient à la loi commune,

& qu'il n'y a d'exception pour personne. Il est à croire que les événemens particuliers ne sont rien ici-bas aux yeux du maître de l'univers, que sa providence est seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres & les espèces, & de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie. Un roi sage qui veut que chacun vive heureux dans ses états, a-t-il besoin de s'informer si les cabarets y sont bons ! Le passant murmure une nuit, quand ils sont mauvais, & rit tout le reste de ses jours d'une impatience aussi déplacée. *Commorandi enim Natura diversorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penser juste à cet égard, il semble que les choses devroient être considérées relativement dans l'ordre physique, & absolument dans l'ordre moral : de sorte que la plus grande idée que je puis me faire de la providence, est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il est possible par rapport au tout, & chaque être intelligent & sensible le mieux qu'il est possible par rapport à lui-même, ce qui signifie en d'autres termes, que pour qui sent son existence, il vaut mieux exister que ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible, & non à quelques instans particuliers de sa durée, tel que la

la vie humaine ; ce qui montre combien la queſtion de la providence tient à celle de l'immortalité de l'ame que j'ai le bonheur de croire.

Si je ramène ces queſtions diverſes à leur principe commun, il me ſemble qu'elles ſe rapportent toutes à celle de l'exiſtence de Dieu. Si Dieu exiſte, comme il n'eſt pas poſſible d'en douter, il eſt parfait ; s'il eſt parfait, il eſt ſage, puiſſant & juſte ; s'il eſt ſage & puiſſant, tout eſt bien ; s'il eſt juſte & puiſſant, mon ame eſt immortelle ; ſi mon ame eſt immortelle, trente ans de vie ne ſont rien pour moi, & ſont peut-être néceſſaires au maintien de l'univers.

## PASSIONS.

LA ſource de nos paſſions, l'origine & le principe de toutes les autres, la ſeule qui naît avec l'homme, & ne le quitte jamais, tant qu'il vit, eſt l'amour de ſoi; paſſion primitive, innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne ſont, en un ſens, que des modifications.

L'entendement humain doit beaucoup aux paſſions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup auſſi. C'eſt par leur activité que notre raiſon ſe perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous deſirons de jouir: & il n'eſt pas poſſible de concevoir

pourquoi celui qui n'auroit ni desirs, ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leurs progrès de nos connoissances; car on ne peut desirer ou craindre les choses que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la nature.

C'est une erreur de distinguer les passions en permises & défendues, pour se livrer aux premières & se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en est le maître, toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujettir.

Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attache-

mens plus loin que nos forces; ce qui nous eſt défendu par la raiſon, c'eſt de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; ce qui nous eſt défendu par la conſcience, n'eſt pas d'être tentés, mais de nous laiſſer vaincre par les tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des paſſions, mais il dépend de nous de régner ſur elles. Tous les ſentimens que nous dominons ſont légitimes; tous ceux qui nous dominent ſont criminels.

Les grandes paſſions uſées dégoûtent des autres; la paix de l'ame qui leur ſuccède eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance.

Le ſpectacle des paſſions viole-

tes de toute eſpèce eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces paſſions ont toujours dans leur excès quelque choſe de puérile qui les amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, & pluſieurs d'entre nous les romans.

Toutes les grandes paſſions ſe forment dans la ſolitude ; on n'en a point de ſemblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impreſſion, & où la multitude des goûts énerve la force des ſentimens.

Les petites paſſions ne prennent jamais le change, & vont toujours à leur fin ; mais on peut armer

les grandes contre elles-mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir & de sentir, que dans le commerce du monde ; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions ; l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bisarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit-il de-là que leur langage soit fort énergique ? Point du tout, il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premiérement, parce qu'il faut toujours dire autrement

& mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque inſtant tout ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment paſſionnés aient ces manières de parler vives, fortes, coloriées que l'on admire dans les drames & dans les romans françois ! Non: la paſſion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à perſuader ; elle ne ſoupçonne pas qu'on puiſſe douter d'elle : quand elle dit ce qu'elle ſent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres

que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes : l'y ſent-on mieux que dans les hameaux ?

Liſez une lettre d'amour faite par un auteur dans un cabinet, par un bel eſprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, ſa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ſerez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation paſſagère & sèche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée; une lettre d'un amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en déſordre,

en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe, & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable : on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes : on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent l'ame attendrie : on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur ſait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paſſions, ne connoiſſent

point ces fortes de beautés, & les méprifent.

L'enthoufiafme eft le dernier degré de la paffion. Quand elle eft à fon comble, elle voit fon objet parfait; elle en fait alors fon idole; elle le place dans le ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne font plus des lettres que l'on écrit, ce font des hymnes.

Les grandes paffions ne germent guère chez les hommes foibles.

Quand le cœur s'ouvre aux paffions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

Dans les règnes des paffions, elles aident à fupporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'efpérance à côté du defir. Tant

qu'on desire, on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

On étouffe de grandes passions; rarement on les épure.

On n'a de prise sur les passions que par les passions; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Il faut que le corps ait de la vi-

gueur pour obéir à l'ame, un bon serviteur doit être robuste : je sais que l'intempérance excite les passions ; elle exténue aussi le corps à la longue ; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause opposée. Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Que les passions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

On peut vivre beaucoup en peu d'années, & acquérir une grande

expérience à ſes dépens : c'eſt alors le chemin des paſſions qui conduit à la philoſophie.

Les paſſions que nous partageons nous ſéduiſent; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent; & par une inconſéquence qui nous vient d'elles, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter.

La ſource de toutes paſſions eſt la ſenſibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui ſent ſes rapports, doit être affecté quand ſes rapports s'altèrent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à ſa nature. Ce ſont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les paſ-

ſions de tous les êtres bornés ; même des anges, s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connuſſent la nature de tous les êtres, pour ſavoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici le ſommaire de toute la ſageſſe humaine dans l'uſage des paſſions : 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'eſpèce que dans l'individu : 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame ſelon ces rapports.

## BONHEUR.

Nous ne ſavons ce que c'eſt que bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun ſentiment pur; on n'y reſte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainſi que les modifications de nos corps, ſont dans un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous, mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances : voilà la différence commune à tous. La félicité de

l'homme ici-bas n'eſt donc qu'un état négatif, on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre..

Tout ſentiment de peine eſt inſéparable du deſir de s'en délivrer : toute idée de plaiſir eſt inſéparable du deſir d'en jouir : tout deſir ſuppoſe privation, & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles; c'eſt donc dans la diſproportion de nos deſirs & de nos facultés, que conſiſte notre misère. Un être ſenſible, dont les facultés égaleroient les deſirs, ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'eſt pas préciſément

à diminuer nos desirs ; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés ; car si nos desirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des desirs sur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puissance & la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, & que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'est ainsi que la nature qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord

inſtitué. Elle ne lui donne immédiatement que les deſirs néceſſaires à ſa conſervation, & les facultés ſuffiſantes pour les ſatisfaire. Elle a mis tous les autres, comme en réſerve, au fond de ſon ame, pour s'y développer au beſoin. Ce n'eſt que dans cet état primitif, que l'équilibre du pouvoir & du deſir ſe rencontre, & que l'homme n'eſt pas malheureux. Si-tôt que ſes facultés virtuelles ſe mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les dévance. C'eſt l'imagination qui étend pour nous la meſure des poſſibles, ſoit en bien, ſoit en mal, & qui par conſéquent excite & nourrit les deſirs par l'eſpoir de les ſatisfaire;

mais l'objet qui paroiſſoit d'abord ſous la main, fuit plus vîte qu'on ne peut le pourſuivre; quand on croit l'atteindre, il ſe transforme & ſe montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays, déjà parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reſte à parcourir s'agrandit, s'étend ſans ceſſe; ainſi l'on s'épuiſe ſans arriver au terme; & plus nous gagnons ſur la jouiſſance, plus le bonheur s'éloigne de nous : au contraire, plus l'homme eſt reſté près de ſa condition naturelle, plus la différence de ſes facultés à ſes deſirs eſt petite, & moins par conſéquent il eſt éloigné d'être heureux. Il n'eſt jamais moins miſérable, que quand

il paroît dépourvu de tout; car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se con-

ferver. L'homme feul en a de fuperflues. N'eft-il pas bien étrange que ce fuperflu foit l'inftrument de fa misère? Dans tous pays les bras d'un homme valent plus que la fubfiftance. S'il étoit affez fage pour compter ce fuperflu pour rien, il auroit toujours le néceffaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands befoins, difoit Favorin, naiffent des grands biens, & fouvent le meilleur moyen de fe donner les chofes dont on manque eft de s'ôter celles qu'on a : c'eft à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux; par con-

ſéquent il vivroit bon, car où feroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit, eſt la vie retirée & domeſtique, & l'on peut croire que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.

Nous jugeons trop du bonheur ſur les apparences; nous le ſuppoſons où il eſt le moins, nous le cherchons où il ne ſauroit être; la gaieté n'en eſt qu'un ſigne très-équivoque. Un homme gai n'eſt ſouvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens ſi rians, ſi ouverts, ſi ſereins dans

un cercle, sont presque tous tristes & grondeurs chez eux; & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai, ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère, & ne rit guère; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement & les larmes accompagnent les plus douces jouissances, & l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amusemens paroissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse ; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au desir & au dégoût. L'inquiétude des desirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on en veut avoir ; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître.

Il

Il n'eſt point de route plus sûre
ɔur aller au bonheur, que celle
: la vertu. Si l'on y parvient, il
t plus pur, plu ſolide, & plus
ɔux pour elle; ſi on le manque,
le ſeule peut en dédommager.

Que font ces hommes ſenſuels
ui multiplient ſi indiſcrétement
·urs douleurs par leurs voluptés?
s anéantiſſent, pour ainſi dire,
:ur exiſtence à force de l'étendre
ır la terre; ils agravent le poids
e leurs chaînes par le nombre de
urs attachemens; ils n'ont point
: jouiſſances qui ne leur prépa-
:nt mille amères privations: plus
s ſentent & plus ils ſouffrent:
lus ils s'enfoncent dans la vie,
: plus ils ſont malheureux.

Tout ce qui tient aux ſens, & n'eſt pas néceſſaire à la vie, change de nature auſſitôt qu'il tourne en habitude. Il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin; c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne, & une jouiſſance dont on ſe prive; & prévenir toujours les deſirs, n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit ſe propoſer en cela, eſt de reſter maître de ſoi-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la règle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureux; car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine; & ſi le vrai bonheur appartient au

'age, c'est parce qu'il est de tous
es hommes celui à qui la fortune
peut le moins ôter.

Tous les conquérans n'ont pas
été tués; tous les usurpateurs n'ont
pas échoué dans leurs entreprises;
plusieurs paroîtront heureux aux
esprits prévenus des opinions vulgaires;
mais celui qui, sans s'arrêter
aux apparences, ne juge du bonheur
des hommes que par l'état
de leurs cœurs, verra leur misère
dans leurs succès mêmes, il verra
leurs desirs & leurs soucis rongeans
s'étendre & s'accroître avec leur
fortune; il les verra perdre haleine
en avançant, sans jamais parvenir
à leurs termes. Il les verra, semblables
à ces voyageurs inexpéri-

mentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, & quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Celui qui pourroit tout, sans être Dieu, seroit une créature misérable ; il seroit privé du plaisir de desirer ; toute autre privation seroit plus supportable. D'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au souverain, sur-tout s'il est très-absolu.

C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables ! Ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres frais ?

Les gueux ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours gueux ; les rois ſont malheureux, parce qu'ils ſont toujours rois. Les états moyens, dont on ſort plus aiſément, offrent des plaiſirs au-deſſous de ſoi ; ils étendent auſſi les lumières de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, & plus de degrés à comparer. Voilà, ce me ſemble, la principale raiſon pourquoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, & celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir autant de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer : mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher ; & sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y savons plus revenir.

—

La ſource du bonheur n'eſt toute entière, ni dans l'objet deſiré, ni dans le cœur qui le poſsède, mais dans le rapport de l'un & de l'autre; & comme tous les objets ne ſont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne ſont pas propres à la ſentir. Si l'ame la plus pure ne ſuffit pas ſeule à ſon propre bonheur, il eſt plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne ſauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation néceſſaire, un certain concours, dont réſulte ce précieux ſentiment recherché de tout être ſenſible; & toujours ignoré du faux ſage, qui s'arrête au plaiſir du moment,

faute de connoître un bonheur durable.

Homme, veux-tu vivre heureux & ſage ? n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point ; que ta condition borne tes deſirs ; que tes devoirs aillent avant tes penchans : étends la loi de la néceſſité aux choſes morales ; apprends à perdre ce qui peut être enlevé ; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-deſſus des événemens, à détacher ton cœur ſans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adverſité, afin de n'être jamais miſérable ; à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu ſeras heureux malgré la fortune,

& ſage malgré les paſſions : alors tu trouveras dans la poſſeſſion même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; tu les poſſéderas ſans qu'ils te poſsèdent, & tu ſentiras que l'homme à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il ſait perdre. Tu n'auras point, il eſt vrai, l'illuſion des plaiſirs imaginaires; tu n'auras point auſſi les douleurs qui en ſont le fruit, tu gagneras beaucoup à cet échange; car ces douleurs ſont fréquentes & réelles, & ces plaiſirs ſont rares & vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuſes, tu le ſeras encore de celle qui donne un ſi grand prix à la vie. Tu paſſeras la tienne ſans trouble, & la

termineras sans effroi : tu t'en détacheras comme de toutes choses : que d'autres saisis d'horreur pensent, en la quittant, cesser d'être ; instruit de ton néant tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant, & le commencement de celle du juste.

## VERTU.

LE mot de vertu vient de *force*, la force est la base de toute vertu.

L'homme vertueux est celui qui sait vaincre ses affections.

La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature, & fort par sa volonté ; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

L'exercice des plus ſublimes vertus élève & nourrit le génie.

L'exercice des vertus ſociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité : c'eſt en faiſant le bien qu'on devient bon ; je ne connois pas de pratique plus ſûre.

Les ames d'une certaine trempe transforment, pour ainſi dire, les autres en elles-mêmes ; elles ont une ſphère d'activité, dans laquelle rien ne leur réſiſte ; on ne peut les connoître ſans les vouloir imiter, & de leur ſublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'aban-

donnent ; & ſes charmes, qui ſont les délices des ames pures, ſont le premier ſupplice du méchant qui les aime encore, & n'en ſauroit plus jouir.

La vertu eſt ſi néceſſaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait enſuite une à ſa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle eſt de notre choix.

Si les ſacrifices à la vertu coûtent ſouvent à faire, il eſt toujours doux de les avoir faits, & l'on n'a jamais vu perſonne ſe repentir d'une bonne action.

Une ame une fois corrompue l'eſt pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même, à moins

que

que quelque révolution ſubite, quelque bruſque changement de fortune & de ſituation ne change tout-à-coup ſes rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne aſſiette. Toutes ſes habitudes étant rompues, & toutes ſes paſſions modifiées, dans ce bouleverſement général, on reprend quelquefois ſon caractère primitif, & l'on devient comme un nouvel être ſorti récemment des mains de la nature. Alors le ſouvenir de ſa précédente baſſeſſe peut ſervir de préſervatif contre une rechûte. Hier on étoit abject & foible, aujourd'hui l'on eſt fort & magnanime. En ſe contemplant de ſi près dans deux états

ſi différens, on en ſent mieux le prix de celui où l'on eſt remonté : & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir.

La jouiſſance de la vertu eſt toute intérieure, & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent. C'eſt peut-être là la clef des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice, & ſur ceux de la vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes, ſont leur ouvrage; la froide raiſon n'a jamais

rien fait d'illuſtre, & l'on ne triomphe des paſſions qu'en les oppoſant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine ſeule, & tient tout en équilibre : voilà comme ſe forme le vrai ſage, qui n'eſt pas plus qu'un autre à l'abri des paſſions, mais qui ſeul ſait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La vertu eſt un état de guerre, & pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi.

Si la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la vertu ! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe &

ne revient plus; celui de mal-faire passe & revient sans cesse : on s'oublie un moment, l'on est perdu.

La fausse honte & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes; mais la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

Tel se pique de philosophie & pense être vertueux par méthode, qui ne l'est que par tempérament; & le vernis stoïque qu'il met à ses actions, ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que le cœur lui a fait prendre.

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs, ne sauroit être solidement vertueux.

L'homme de bien porte avec

plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à ſes ſemblables : il ſent ce que la vaine ſageſſe des méchans n'a jamais pu croire; qu'il eſt un bonheur réſervé dès ce monde aux ſeuls amis de la vertu.

Il vaut mieux déroger à la nobleſſe qu'à la vertu, & la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un prince.

On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet de chambre, cela peut être; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet; ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! Ce ne ſont

point les vicieux au faîte des honneurs, dans le sein des plaisirs qui font envie; ce sont les vertueux infortunés, & l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce sentiment est connu à tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayions; si-tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler; & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'af-

pirent point à l'approbation d'autrui, mais ſeulement au bon témoignage de ſoi-même; & la conſcience du juſte lui tient lieu des louanges de l'univers.

La félicité eſt la fortune du ſage, & il n'y en a point ſans vertu.

## HONNEUR.

ON peut diſtinguer dans ce qu'on appelle honneur, celui qui ſe tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'eſtime de ſoi-même. Le premier conſiſte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le ſecond a ſa baſe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune; mais il

ne pénètre point dans l'ame & n'influe en rien ſur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'eſſence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce ſentiment permanent de ſatisfaction intérieure, qui ſeule peut rendre heureux un être penſant.

## CHASTETÉ, PURETÉ, PUDEUR.

LA chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même ; elle s'élève dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage : les

ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui payent ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſagères; mais le prix en eſt permanent. Quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

La pureté ſe ſoutient par elle-même; les deſirs toujours réprimés

s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber.

La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans; en les gênant, la pudeur les enflamme : ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs

& de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mêlange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus, & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la

chasteté, quand la pudeur même est éteinte ?

Douce pudeur ! Suprême volupté de l'amour ; que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! Combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soin à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

## PITIÉ, SENSIBILITÉ.

LA pitié eſt une vertu d'autant plus univerſelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'uſage de toute réflexion, & ſi naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles.

On voit avec plaiſir l'auteur de la fable des abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un être compatiſſant & ſenſible, ſortir de ſon ſtyle froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au-dehors une bête féroce, arrachant un enfant du ſein de ſa mère;

briſant ſous ſa dent meurtrière les foibles membres, & déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuſe agitation n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt perſonnel ? Quelles angoiſſes ne ſouffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun ſecours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant ?

Mandeville a bien ſenti qu'avec toute leur morale, les hommes n'euſſent jamais été que des monſtres, ſi la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raiſon : mais il n'a pas vu que de cette ſeule qualité découlent toutes les vertus ſociales qu'il veut diſputer aux

hommes. En effet, qu'eſt-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, ſinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables ou à l'eſpèce humaine en général? La bienveillance & l'amitié même ſont, à le bien prendre, des productions d'une pitié conſtante, fixée ſur un objet particulier; car, deſirer que quelqu'un ne ſouffre point, qu'eſt-ce autre choſe que deſirer qu'il ſoit heureux?

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne ſe meſure pas ſur la quantité de ce mal; mais ſur le ſentiment qu'on prête à ceux qui le ſouffrent: on ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il ſe trouve à plaindre. C'eſt ainſi que l'on s'en-

durcit ſur le ſort des hommes, & que les riches ſe conſolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les ſuppoſant aſſez ſtupides pour n'en rien ſentir. En général on peut juger du prix que chacun met au bonheur de ſes ſemblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il eſt naturel qu'on faſſe bon marché du bonheur des gens qu'on mépriſe.

Il n'eſt pas dans le cœur humain de ſe mettre à la place des gens qui ſont plus heureux que nous; mais ſeulement de ceux qui ſont plus à plaindre.

On ne plaint jamais dans autrui, que les maux dont on ne ſe croit pas exempt ſoi-même.

*Non ignara mali, miseris succurrere disco.*

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce vers-là. En effet, pourquoi les rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? C'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? C'est que dans leur gouvernement tout-à-fait ar-

bitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement & la misère comme un état étranger à eux, chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste.

Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître; mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or, si tous étant assujettis aux misères de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit

être un ſentiment très-doux, puiſqu'elle dépoſe en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur eſt toujours malheureux, puiſque l'état de ſon cœur ne lui laiſſe aucune ſenſibilité ſurabondante qu'il puiſſe accorder aux peines d'autrui.

Quoique la pitié ſoit le premier ſentiment relatif du cœur humain, ſelon l'ordre de la nature, elle n'eſt pas égale dans tous les hommes. Les impreſſions diverſes, par leſquelles elle eſt excitée, ont leurs modifications & leurs degrés qui dépendent du caractère particulier de chaque individu & de ſes habitudes. Il en eſt de moins générales qui ſont plus propres aux ames vraiment ſenſibles : ce ſont celles

que l'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la triſteſſe.

Il y a des gens qui ne ſavent être émus que par des cris & des pleurs; jamais les longs & ſourds gémiſſemens d'un cœur ſerré de détreſſe ne leur ont arraché des ſoupirs: jamais l'aſpect d'une contenance abattue, d'un viſage hâve & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne ſont rien pour eux; ils ſont jugés: la leur ne ſent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurciſſement, cruauté. Ils pourront être intègres & juſtes, jamais clé-

mens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amère, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut la généraliser & l'étendre sur tout le

genre humain; alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle eſt d'accord avec la juſtice, parce que, de toutes les vertus, la juſtice eſt celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raiſon, par amour pour nous, avoir pitié de notre eſpèce encore plus que de notre prochain, & c'eſt une très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

## AMOUR DE LA PATRIE.

LES plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la patrie : ce ſentiment doux & vif qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, ſans la

défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les paſſions. C'eſt lui qui produiſit tant d'actions immortelles, dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, & tant de grands hommes dont les antiques vertus paſſent pour des fables depuis que l'amour de la patrie eſt tourné en dériſion. Ne nous en étonnons pas, les tranſports des cœurs tendres paroiſſent autant de chimères à quiconque ne les a point ſentis ; & l'amour de la patrie, plus vif & plus délicieux cent fois que celui d'une maîtreſſe, ne ſe conçoit de même qu'en l'éprouvant ; mais il eſt aiſé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inſpire, cette ar-

deur bouillante & ſublime, dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en eſt ſéparée. Oſons oppoſer Socrate même à Caton : l'un étoit plus philoſophe, & l'autre plus citoyen. Athènes étoit déjà perdue, & Socrate n'avoit plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la ſienne au fond de ſon cœur; il ne vivoit que pour elle, & ne put lui ſurvivre. La vertu de Socrate eſt celle du plus ſage des hommes : mais entre Céſar & Pompée, Caton ſemble un dieu parmi des mortels. L'un inſtruit quelque particulier, combat les ſophiſtes, & meurt pour la vérité : l'autre défend l'état, la liberté, les loix contre les conquérans du monde,

de, & quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à ſervir. Un digne élève de Socrate ſeroit le plus vertueux de ſes contemporains : un digne émule de Caton en ſeroit le plus grand. La vertu du premier feroit ſon bonheur, le ſecond chercheroit ſon bonheur dans celui de tous. Nous ſerions inſtruits par l'un, & conduits par l'autre, & cela ſeul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de ſages ; mais il n'eſt pas impoſſible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples ſoient vertueux? commençons donc par leur faire aimer la patrie : mais comment l'aimeront-ils, ſi la

patrie n'eſt rien de plus pour eux que pour des étrangers, & qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuſer à perſonne? Ce feroit bien pis, s'ils n'y jouiſſoient pas même de la sûreté civile, & que leurs biens, leur vie ou leur liberté fuſſent à la diſcrétion des hommes puiſſans, ſans qu'il leur fût poſſible ou permis d'oſer réclamer les loix. Alors, ſoumis aux devoirs de l'état civil, ſans jouir même des droits de l'état de nature, & ſans pouvoir employer leurs forces pour ſe défendre, ils ſeroient par conſéquent dans la pire condition où ſe puiſſent trouver des hommes libres, & le mot de *Patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un ſens odieux ou ridicule.

## AMOUR-PROPRE, AMOUR DE SOI-MÊME.

IL ne faut pas confondre l'amour-propre & l'amour de ſoi-même ; deux paſſions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'amour de ſoi-même eſt un ſentiment naturel qui porte tout animal à veiller à ſa propre conſervation, & qui, dirigé dans l'homme par la raiſon, & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'amour-propre n'eſt qu'un ſentiment relatif, factice & né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes tous les maux qu'ils ſe font mu-

tuellement, & qui eſt la véritable ſource de l'honneur.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même ; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné, qui nuit bientôt à tous les autres, & leur eſt infailliblement préféré.

L'amour de ſoi, qui ne regarde que nous, eſt content quand nos vrais beſoins ſont ſatisfaits ; mais

l'amour-propre, qui ſe compare, n'eſt jamais content & ne ſauroit l'être, parce que ce ſentiment, en nous préférant aux autres, exige auſſi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui eſt impoſſible. Voilà comment les paſſions douces & affectueuſes naiſſent de l'amour de ſoi, & comment les paſſions haineuſes & iraſcibles naiſſent de l'amour-propre. Ainſi ce qui rend l'homme eſſentiellement bon, eſt d'avoir peu de beſoins & de peu ſe comparer aux autres; ce qui le rend eſſentiellement méchant, eſt d'avoir beaucoup de beſoins, & de tenir beaucoup à l'opinion.

Les préceptes de la loi naturelle ne ſont pas fondés ſur la raiſon

ſeule, ils ont une baſe plus ſolide & plus ſage. L'amour des hommes dérivé de l'amour de ſoi, eſt le principe de la juſtice humaine.

AMOUR.

ON peut diſtinguer le moral du phyſique dans le ſentiment de l'amour. Le phyſique eſt ce deſir général qui porte un ſexe à s'unir à l'autre : le moral eſt ce qui détermine ce deſir & le fixe ſur un ſeul objet excluſivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or, il eſt facile de voir que le moral de l'amour eſt un ſentiment factice, né de l'uſage de la ſociété, & célébré par les femmes

avec beaucoup d'habileté & de ſoin pour établir leur empire, & rendre dominant le ſexe qui devroit obéir.

On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique : ſi l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe, & l'amour s'évanouit.

Les premières voluptés ſont toujours myſtérieuſes ; la pudeur les aſſaiſonne & les cache : la première maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un

état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux, ni tendre ; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

Le véritable amour eſt le plus chaſte de tous les liens. C'eſt lui, c'eſt ſon feu divin qui fait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un ſeul objet ; c'eſt lui qui nous dérobe aux tentations, & qui fait qu'excepté cet objet unique, un ſexe n'eſt plus rien pour l'autre.

Pour une femme ordinaire, tout homme eſt toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que ſon

amant. Que dis-je? un amant n'eſt-il qu'un homme? Ah! qu'il eſt un être bien plus ſublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime; ſon amant eſt plus, tous les autres ſont moins : elle & lui ſont les ſeuls de leur eſpèce. Ils ne deſirent point, ils aiment.

Le véritable amour, toujours modeſte, n'arrache point les faveurs avec audace; il les dérobe avec timidité. Le myſtère, le ſilence, la honte craintive, aiguiſent & cachent ſes doux tranſports; ſa flamme honore & purifie toutes ſes careſſes; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au ſein de la volupté même, & lui ſeul fait tout accorder aux deſirs, ſans rien ôter à la pudeur.

Le plus grand prix des plaisirs eſt dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage & déſeſpoir dans la poſſeſſion même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Malgré l'abſence, les privations, les alarmes, malgré le déſeſpoir même, les puiſſans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté ſecrette ignorée des ames tranquilles. C'eſt un des miracles de l'amour, de nous faire trouver du plaiſir à ſouffrir ; & des vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs, un état d'indifférence & d'oubli, qui leur ôteroit tout le ſentiment de leurs peines.

L'amour qui rapproche tout, n'élève point la personne; il n'élève que les sentimens.

Généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme & s'en inquiète; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs; mais ils ne les recouvrent guère.

Vous êtes bien folles, vous au-

tres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constans? Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui, parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même, & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer; ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

L'image

L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans, nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossière ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux, unis sous d'heureux auspices, sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse des doux plaisirs

qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! Vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer.

J'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galans, ces complimens insultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens men-

ſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon? Ceux mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne feroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule? Qu'ils ne s'inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la manière que je conçois cette

paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires, & qui montrent les deſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *vous ne m'aimez plus*; & ne le reverroit de ſa vie.

L'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte ſon ardeur dans les autres ſentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eſt pour cela qu'on a dit que l'amour faiſoit des héros.

Le moment de la possession est une crise de l'amour.

Le plus puissant de tous les obstacles à la durée des feux de l'amour, est de n'en avoir plus à vaincre, & de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve.

Le véritable amour a cet avantage, aussi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose, par le sentiment même de ce qu'il en coûte, & du motif qui nous y porte.

Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien

dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir ?

L'amour eſt privé de ſon plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en ſentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaiſe, & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthouſiaſme ; ôtez l'eſtime, & l'amour n'eſt plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui ſe déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainſi bientôt ils ſe mépriſeront mutuellement ; l'amour ne ſera plus pour eux qu'un hon-

teux commerce, ils auront perdu l'honneur, & n'auront pas trouvé la félicité.

On n'eſt point ſans plaiſir quand on aime encore. L'image de l'amour éteint, effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſsède eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point ſi l'on n'eſt aimé ; du moins on n'aime pas long-tems. Ces paſſions ſans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne ſont fondées que ſur les ſens. Si quelques-unes pénètrent juſqu'à l'ame, c'eſt par des rapports faux dont on eſt bientôt détrompé.

L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour : on prend sa violence pour un signe de sa durée ; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir, &, tant que cet amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté

ſous les glaces de l'âge, & depuis que le monde exiſte, on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs ſoupirer l'un pour l'autre. On doit compter qu'on ceſſera de s'adorer tôt ou tard ; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tel qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aime ; ne le trouvant plus, on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré ; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne, avec la conſcience de ſa

victoire, une élévation nouvelle & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau.

Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paie, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paie, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle & misérable, traitée par celui qui reçoit, comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux.

Celui qui disoit, je possède Laïs,

ſans qu'elle me poſsède, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien; c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Périſſe l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercénaire! C'eſt lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne ſeroit pas toujours à vendre celle qui ſe laiſſe acheter une fois? Et dans l'opprobre où bientôt elle

tombe, lequel eſt l'auteur de ſa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du féducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ſes faveurs à prix ?

## AMANS.

UNE femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne ſait attirer ſes amans que par la coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſ-

tie, celle, en un mot, qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté.

Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune perſonne ayant un amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidélement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour, en pleine aſſemblée, ſa maîtreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtère, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur le champ, & le fit avec ce ſeul

mot : *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour-là ? Qu'eût fait de plus la philosophie de Pythagore avec tout son faste ? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre ?

Deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous* & *moi* sont des mots proscrits de leur langue ; ils ne sont plus deux : ils sont un.

Les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Leur attraction ne connoît point la loi des distances ; ils se toucheroient aux deux bouts du monde.

Quelquefois même ils ſe voient plus ſouvent encore, que quand ils ſe voyoient tous les jours; car ſi-tôt qu'un des deux eſt ſeul, à l'inſtant tous deux ſont enſemble.

L'inconſtance & l'amour ſont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer.

L'amant qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles qu'il les repréſente; il ne ment point en diſant des menſonges; il flatte ſans s'avilir, & l'on peut au moins l'eſtimer ſans le croire.

Comme l'idolâtre enrichit, des tréſors qu'il eſtime, l'objet de ſon culte, & pare ſur l'autel le dieu

qu'il adore, l'amant a beau voir ſa maîtreſſe parfaite, il lui veut ſans ceſſe ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas beſoin pour lui plaire. Mais il a beſoin, lui, de la parer : c'eſt un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'eſt un nouvel intérêt qu'il donne au plaiſir de la contempler. Il lui ſemble que rien de beau n'eſt à ſa place, quand il n'orne pas la ſuprême beauté.

## AMI, AMITIÉ.

On n'achète ni ſon ami, ni ſa maîtreſſe.

On n'a pas tout perdu ſur la terre quand on y retrouve un fidèle ami.

Un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami.

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié Elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami, est très-sûrement un fourbe; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

Rien n'a tant de poids sur le

cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on ſait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami ſe trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on réſiſte à ſes conſeils, mais on ne les mépriſe pas.

On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent : mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, eſt incom-

parablement plus grande que la ſomme de leurs forces particulières. Divine amitié ! c'eſt là ton triomphe !

Les épanchemens de l'amitié ſe retiennent devant un témoin quel qu'il ſoit. Il y a mille ſecrets que trois amis doivent ſavoir, & qu'ils ne peuvent ſe dire que deux à deux.

Tout le charme de la ſociété qui règne entre de vrais amis, eſt dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les ſentimens, toutes les penſées, & qui fait que chacun ſe ſentant tel qu'il doit être, ſe montre à tous tel qu'il eſt. Suppoſez un moment quelque intrigue ſecrette, quelque liaiſon qu'il faille

cacher, quelque raifon de réferve & de myftère, à l'inftant tout le plaifir de fe voir s'évanouit, on eft contraint l'un devant l'autre, on cherche à fe dérober; quand on fe raffemble, on voudroit fe fuir : la circonfpection, la bienféance amènent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer longtems ceux qu'on craint!

On prétend que la converfation des amis ne tarit jamais. Il eft vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais, amitié! fentiment vif & célefte, quels difcours font dignes de toi? Quelle langue ofe être ton interprête! Jamais ce qu'on dit à fon ami peut-il valoir ce qu'on fent à

ſes côtés? Mon Dieu! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit, diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela!

Le ſilence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais les importuns empêchent de les goûter, & les amis ont beſoin d'être ſans témoins pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueilli, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir

le prononcer ſans gêne! Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retient le ſentiment & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

La communication des cœurs imprime à la triſteſſe je ne ſais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement ; & l'amitié a été ſpécialement donnée aux malheureux pour le ſoulagement de leurs maux & la conſolation de leurs peines.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle pas au raiſonnement d'un ſage ?

Dans une ſociété très-intime, les

ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caractères ; les amis, confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manières de penſer, de ſentir & de dire.

Les conſolations indiſcrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aiſément des paroles; mais la triſteſſe & le ſilence ſont le vrai langage de l'amitié.

On peut repouſſer des coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit, parmi les aſſaſſins, ſon ami le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

Il eſt des amitiés circonſpectes qui, craignant de ſe compromettre,

refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis; mais une amitié vraie ne connoît point ces timides précautions.

Un riche, un grand n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes & si peu durables entre les femmes, entre celles mêmes qui sauroient aimer? c'est l'empire de la beauté; c'est la jalousie des conquêtes.

SENTIMENT.

SENTIMENT.

TOUT devient ſentiment dans un cœur ſenſible. L'univers entier ne lui offre que des ſujets d'attendriſſement & de gratitude. Par-tout il apperçoit la bienfaiſante main de la providence : il recueille ſes dons dans les productions de la terre; il voit ſa table couverte par ſes ſoins; il s'endort ſous ſa protection; ſon paiſible réveil lui vient d'elle, il ſent ſes leçons dans les diſgraces, & ſes faveurs dans les plaiſirs; les biens dont jouit tout ce qui lui eſt cher, ſont autant de nouveaux ſujets d'hommages. Si le Dieu de l'univers échappe à ſes foibles yeux, il voit par-tout le

pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'être infini?

O sentiment, sentiment! douce vie de l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Les scènes de plaisir & de joie que produit la vivacité du sentiment, n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses.

A mesure qu'on avance en âge, tous les sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt

ainsi par degré, jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir & de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste, & il tient, pour ainsi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

## HUMANITÉ, BIENFAISANCE.

HOMMES, soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t il pour vous hors de l'humanité ?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, & l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés ; & il n'y a que les paresseux de bien-

faire, qui ne ſachent faire du bien que la bourſe à la main. Les conſolations, les conſeils, les ſoins, les amis, la protection, ſont autant de reſſources que la commiſération laiſſe au défaut des richeſſes pour le ſoulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le ſont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raiſon qu'ils ne ſavent point expoſer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu déſintéreſſée, ſuffit pour lever une infinité d'obſtacles; & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie

au milieu de toute ſa puiſſance. *Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redeſcendre.* L'humanité, comme une eau pure & ſalutaire, va fertiliſer les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laiſſe à ſec ces roches arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuiſible ou des éclats pour écraſer leurs voiſins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaiſance, qui garantiſſe les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui ſert à mieux en trouver la ſource, & à s'éloigner en tous ſens des vices qui les ont produits.

S'il eſt des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrachent la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue ; mais celle que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant : Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaiſantes.

Un homme bienfaiſant ſatisfait mal ſon penchant au milieu des villes, où il ne trouve preſque à exercer ſon zèle que pour des intrigans ou pour des fripons.

Il ne feroit pas plus aiſé à un ame ſenſible & bienfaiſante, d'être heureuſe en voyant des miſérables, qu'à l'homme droit de conſerver ſa vertu toujours pure, en vivant ſans ceſſe au milieu des méchans.

Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence, & non la vue des malheureux, qui la tourmente; il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a; il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes.

## NATURE, HABITUDE.

LA nature, nous dit-on, n'est que l'habitude. Que signifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force, & qui n'étouffent jamais la nature? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée

à prendre : mais la sève n'a point changé pour cela sa direction primitive, & si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude, & qui nous sont les moins naturelles ; mais si-tôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ? D'autres qui la gardent ? D'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la na-

ture, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de diverſes manières par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainſi dire, la conſcience de nos ſenſations, nous ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir les objets qui les produiſent, d'abord ſelon qu'elles nous ſont agréables ou déplaiſantes, puis ſelon la convenance ou diſconvenance que nous trouvons entre nous & ces objets, & enfin ſelon les jugemens que nous en portons ſur l'idée de bonheur ou de perfection que la raiſon nous donne. Ces diſpoſitions s'étendent & s'af-

fermiſſent à meſure que nous devenons plus ſenſibles & plus éclairés : mais contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles ſont ce que j'appelle en nous la nature.

L'attrait de l'habitude vient de la pareſſe naturelle à l'homme, & cette pareſſe augmente en s'y livrant : on fait plus aiſément ce qu'on a déja fait ; la route étant frayée, devient plus facile à ſuivre. Auſſi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eſt très-grand ſur les vieillards & ſur les gens indolens, très-petit ſur la jeuneſſe & ſur les gens vifs. Ce régime n'eſt bon qu'aux ames foibles & les

les affoiblit davantage de jour en jour. La ſeule habitude utile aux enfans eſt de s'aſſervir ſans peine à la néceſſité des choſes, & la ſeule habitude utile aux hommes eſt de s'aſſervir ſans peine à la raiſon. Toute autre habitude eſt un vice.

## VICE.

LE ridicule eſt l'arme favorite du vice. C'eſt par elle, qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Tel rougit d'être modeſte & devient effronté par honte; & cette mauvaiſe honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaiſes

inclinations. C'eſt elle qui la première introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conſcience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Inſenſiblement on ſe laiſſe dominer par la crainte du ridicule, & l'on braveroit plutôt cent périls qu'une raillerie : & qu'eſt-ce cependant que cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'eſtime n'en peut avoir aucun.

Si l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'inno-

cence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de misères, dont il ne ſortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, ſottiſe, & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de la nature, il eſt de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles? Non, avec

de la figure, du mérite & des ſentimens, on craint peu l'expérience de ſa maîtreſſe ; dans une juſte confiance, on lui dit : Tu connois les plaiſirs, n'importe ; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un vieux ſatyre uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpèce d'honnêteté, incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la première émotion de ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'eſt inconteſtablement là

le motif ſecret de cette fantaiſie : mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la nature, que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter ; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente ; cette même nature a ſoin de révendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend, s'eſt déja donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achète donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

## INGRATITUDE.

L'INGRATITUDE feroit plus rare, fi les bienfaits à ufure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'eft un fentiment fi naturel ! L'ingratitude n'eft pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y eft : il y a moins d'obligés ingrats que de bienfaiteurs intéreffés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai fur le prix ; mais fi vous feignez de me donner, pour vendre enfuite à votre mot, vous ufez de fraude. Le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laiffant libre.

Voit-on jamais qu'un homme oublié par ſon bienfaiteur, l'oublie? au contraire il en parle toujours avec plaiſir, il n'y ſonge point ſans attendriſſement : s'il trouve occaſion de lui montrer par quelque ſervice inattendu qu'il ſe reſſouvient des ſiens, avec quel contentement intérieur il ſatisfait alors ſa gratitude! avec quelle douce joie il ſe fait reconnoître! avec quel tranſport il lui dit : mon tour eſt venu! Voilà la voix de la nature; jamais un vrai bienfait ne ſit d'ingrat.

## JALOUSIE.

EN amour, la jalousie paroît tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs, est un mouvement naturel, & que, jusqu'à un certain point, le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît, en est encore un.

Parmi nous, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa maî-

treſſe. S'il craint de n'être pas ſeul écouté, c'eſt l'effet de l'amour-propre, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour.

Ce n'eſt que dans les liaiſons formées par l'eſtime & le ſentiment, que la jalouſie eſt elle-même un ſentiment délicat, parce qu'alors, ſi l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt conſtante, & que plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule. Un amant guidé par l'eſtime, & qui n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas, ſera jaloux ſans être colère, ombrageux ou méchant; mais il ſera ſenſible & craintif : il ſera plus alarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner ſa maîtreſſe qu'à menacer

ſon rival ; il l'écartera s'il peut, comme un obſtacle, ſans le haïr comme un ennemi : ſon injuſte orgueil ne s'offenſera point ſottement qu'on oſe entrer en concurrence avec lui ; mais comprenant que le droit de préférence eſt uniquement fondé ſur le mérite, & que l'honneur eſt dans le ſuccès, il redoublera de ſoins pour ſe rendre aimable, & probablement il réuſſira.

## VANITÉ.

IL n'y a point de folie dont on ne puiſſe déſabuſer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, ſi toutefois quelque choſe en peut guérir.

La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; & il n'y a personne de si parfait & de si fêté à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelques heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

La vanité ne respire qu'exclusions & préférence ; exigeant tout & n'accordant rien, elle est toujours inique.

## HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE est un hommage que le vice rend à la vertu ; oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cou-

vrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent juſque dans le crime, je ne ſais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands

ſcélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carrière, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

Il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne; & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

## MÉCHANCETÉ, MÉCHANT.

TOUTE méchanceté vient de foibleſſe ; l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible ; rendez-le fort, il ſera bon : celui qui pourroit tout, ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde.

Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaie en ſe jettant hors de lui-

même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuse; sans la satyre amère, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres; c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans; s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine.

Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, & nous ne voyons pas le châtiment; les avantages sont apparens; la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté, que s'il n'eût point réussi: l'objet est changé, l'inquiétude est la même: ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux; mais pour le voir, il ne faut pas en avoir un semblable.

S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie, dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien aiſe d'avoir vécu ; cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître ; & , faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature , il reſteroit méchant par force , & il ſeroit éternellement malheureux.

## CARACTÈRES.

IL eſt des ames aſſez reſſemblantes pour n'avoir aucun caractère marqué , dont on puiſſe , au premier coup-d'œil, aſſigner les différences ; & cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes par un obſervateur ſuperfi-

ciel. Mais c'eſt cela même qui les diſtingue, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer ; & que les traits du modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainſi chaque épreuve d'une eſtampe a ſes défauts particuliers qui lui ſervent de caractère ; & s'il en vient une qui ſoit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup-d'œil, il faut la conſidérer long-tems pour la reconnoître.

Comment réprimer la paſſion même la plus foible quand elle eſt ſans contrepoïds ? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur

froideur les garantit des tentations; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués; & la raiſon qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort.

Les hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des paſſions d'autrui que les gens turbulens & vifs ou vains, qui commencent toujours par ſe mettre à la place des autres, & ne ſavent jamais voir ce qu'ils ſentent.

Celui qui n'eſt que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaiſir à l'être : la bonté ſe briſe & périt ſous le choc des paſſions

humaines; l'homme qui n'eſt que bon, n'eſt bon que pour lui.

L'obſervation nous apprend qu'il y a des caractères qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leurs nourrices. Ceux-là ſont une claſſe à part, & s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe développent moins vîte; vouloir former leur eſprit avant de les connoître, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à ſa place.

Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure; pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament

dont il dépend. A-t-on jamais oui dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modèle commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractère originel, & s'y li-

vrer avec d'autant moins de règle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le caractère & de plier le naturel; mais, au contraire, de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénère; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des aîles, à

d'autres des entraves ; l'un veut être preſſé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide : il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme ; à tel autre, il eſt même funeſte de ſavoir lire. Attendons la première étincelle de raiſon ; c'eſt elle qui fait ſortir le caractère & lui donne ſa véritable forme ; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Tous les caractères ſont bons & ſains en eux-mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la nature. Tous les vices qu'on impute au naturel,

ſont l'effet des mauvaiſes formes qu'il a reçues. Il n'y a point de ſcélérat dont les penchans mieux dirigés n'euſſent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'eſprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

## COQUETTERIE.

LE manège de la coquetterie exige un diſcernement plus fin que celui de la politeſſe; car, pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait; mais la coquette perdroit

perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous les amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété, les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun : pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences : mais en amour une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul maltraité que careſſé avec tous les autres ; &, ce qui peut arriver de pis, eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs amans, perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfère,

& qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? Placez un homme entre deux femmes, avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (& sûrement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le change à tous deux, & fera que chacun se rira de l'autre. Or, si cette femme leur témoignoit la même confiance, & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes;

en les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit ſur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien que celui qu'elle flatte, croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite, croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content de ſon partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Une certaine coquetterie maligne & railleuſe déſoriente encore plus les ſoupirans que le ſilence ou le mépris. Quel plaiſir de voir un beau Céladon tout déconcerté, ſe

confondre, se troubler, se perdre à chaque répartie; de lancer contre lui des traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour!

## ADVERSITÉ, COUPS DU SORT.

LA raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles; qu'on n'estime pas les choses humaines au-delà de leur prix; qu'on n'épuise pas à pleurer ses maux, les forces qu'on a pour les adoucir; & qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir, & de se connoître assez lui-même pour savoir si ce qui lui arrive est un

bien ou un mal pour lui. C'est ainsi que se comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hasard lui amène ; &, sans se lamenter comme un enfant qui tombe & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il saura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure, & la faire saigner pour la faire guérir.

Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature,

& la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands ſeigneurs. Que fera donc dans la baſſeſſe ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera dans la pauvreté ce Publicain, qui ne ſait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce faſtueux imbécille, qui ne ſait point uſer de lui-même, & ne met ſon être que dans ce qui eſt étranger à lui ? Heureux celui qui ſait quitter alors l'état qui le quitte, & reſter homme en dépit du ſort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux ſous les débris de ſon trône ; moi je le mépriſe : je vois qu'il n'exiſte que

par ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du tout, s'il n'eſt roi : mais celui qui la perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que ſi peu d'hommes peuvent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui ſeul; &, quand il ne lui reſte à montrer que lui, il n'eſt point nul; il eſt quelque choſe. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuſe, maître d'école à Corynthe, & le roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne ſachant que devenir, s'il ne règne pas, que l'héritier & le fils d'un roi des

rois (*a*), jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant par-tout des secours, & trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

---

(*a*) Vonone, fils de Phraates, roi des Parthes.

## INSTITUTIONS SOCIALES.

L'HOMME naturel est tout pour lui : il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, & transporter le *moi* dans l'unité commune; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, & ne soit plus

ſenſible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoit ni Caïus, ni Lucius, c'étoit un Romain : même il aimoit la patrie excluſivement à lui. Régulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres. En ſa qualité d'étranger, il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédémonien Pedarete ſe préſente pour être admis au conſeil des Trois-Cens ; il eſt rejetté. Il

s'en retourne joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois cens hommes valant mieux que lui. Je ſuppoſe cette démonſtration ſincère ; & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit : voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil eſclave, t'ai-je demandé cela ? Nous avons gagné la victoire. La mère court au temple & rend graces aux dieux. Voilà la citoyenne.

Toute ſociété partielle, quand elle eſt étroite & bien unie, s'aliène de la grande. Tout patriote eſt dur aux étrangers, ils ne ſont qu'hom-

mes, ils ne ſont rien à ſes yeux. Cet inconvénient eſt inévitable; mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique; mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde régnoient dans ſes murs. Défiez-vous de ces Coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philoſophe aime les Tartares, pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

PEUPLES.

## PEUPLES.

IL n'y a qu'un pas du ſavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu revenir à la vertu.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui, par conſéquent, reſpecte les loix, & ne veut point raffiner ſur les anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſentencieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règles que ses passions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons.

Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes, dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples

qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens, & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse ; mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guère que dans les premiers.

Les peuples, ainsi que les hommes, ne sont dociles que dans leur jeunesse ; ils deviennent incorrigibles en vieillissant. Quand une fois les coutumes sont établies, & les préjugés enracinés, c'est une en-

treprise dangereuse & vaine, de vouloir les réformer : le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire; semblable à ces malades stupides, qui frémissent à l'aspect du médecin.

C'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

Toutes les capitales se ressemblent; tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris & Londres

ne ſont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens ; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpèces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du peuple & l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une ville compoſée de deux cens mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'eſt dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où

les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une nation. Voyez en passant la capitale, mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglois sont plus Anglois en Mercie qu'à Londres, & les Espagnols plus Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange : c'est là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est la plus exacte.

C'eſt le peuple qui compoſe le genre humain ; ce qui n'eſt pas peuple eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine de le compter. L'homme eſt le même dans tous les états : ſi cela eſt, les états les plus nombreux méritent le plus de reſpect. Devant celui qui penſe, toutes les diſtinctions civiles diſparoiſſent : il voit les mêmes paſſions, les mêmes ſentimens dans le goujat & dans l'homme illuſtre ; il n'y diſcerne que leur langage & qu'un coloris plus ou moins apprêté ; & ſi quelque différence eſſentielle les diſtingue, elle eſt au préjudice des plus diſſimulés. Le peuple ſe montre tel qu'il eſt, & n'eſt pas aimable ; mais il faut bien

que les gens du monde se déguisent ; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

## GOUVERNEMENT.

IL est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont ; il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient. C'étoit là le grand art des gouvernemens anciens, dans ces tems reculés, où les philosophes donnoient les loix aux peuples, & n'employoient leur autorité, qu'à les rendre sages & heureux. Formez donc les hommes, si vous voulez commander à des hommes ; si vous voulez qu'on obéisse aux loix, faites qu'on les aime, & que pour

faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on le doit faire : en un mot, faites régner la vertu.

Dans un état bien gouverné, il y a peu de punitions, non parce qu'on y fait beaucoup de graces, mais parce qu'il y a peu de criminels. La multitude des crimes en assure l'impunité, lorsque l'état dépérit. Sous la république romaine, jamais le sénat ni les consuls ne tentèrent de faire grace ; le peuple même n'en faisoit pas, quoiqu'il révoquât quelquefois son propre jugement. Les fréquentes graces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus besoin ; & chacun voit où cela mène.

La fréquence des supplices est

toujours un ſigne de foibleſſe ou de pareſſe dans le gouvernement. Il n'y a point de méchant qu'on ne peut rendre bon à quelque choſe : on n'a droit de faire mourir pour l'exemple, que celui qu'on ne peut conſerver ſans danger.

Une des règles faciles & ſimples pour juger de la bonté relative des gouvernemens, eſt la population. Dans tout pays qui ſe dépeuple, l'état tend à ſa ruine ; & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, eſt infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela que cette population ſoit un effet naturel du gouvernement & des mœurs : car ſi elle ſe faiſoit par des colonies, ou par d'autres

voies accidentelles & paſſagères, alors elles prouveroient le mal par le remède. Quand Auguſte porta les loix contre le célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'empire romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les citoyens à ſe marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui ſe fait par force, car la loi qui combat la conſtitution, s'élude & devient vaine; mais ce qui ſe fait par l'influence des mœurs, & par la pente naturelle du gouvernement, car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon abbé de Saint-Pierre, de chercher toujours un petit remède à chaque

mal particulier, au lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcère qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture; je n'en veux pas davantage, cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La ſeconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix, ſe tire auſſi de la population, mais d'une autre manière, c'eſt-à-dire, de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité. Deux états égaux en grandeur & en nombre

d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puissant des deux, est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire : celui qui n'a pas de si grandes villes, & qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes villes qui épuisent un état, & font sa foiblesse : la richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente & illusoire : c'est beaucoup d'argent & peu d'effet.

Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit

ſur le peuple, & dans tous les degrés de l'adminiſtration. La différence de la forme au fond ſe trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'eſt qu'en les embraſſant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des ſubdélégués, qu'on commence à ſentir l'eſprit du miniſtère : dans tel autre, il faut voir élire les membres du parlement, pour juger s'il eſt vrai que la nation ſoit libre : dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les villes, connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même pour la ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne

qui fait le pays, & c'est le peuple de la campagne qui fait la nation.

Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintre; il y a des gouvernemens sans caractère, auxquels il ne faut pas d'historiens, & où si-tôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera.

Jamais le peuple ne s'est rebellé contre les loix, que les chefs n'aient commencé par les enfreindre en quelque chose. C'est sur ce principe certain qu'à la Chine, quand il y a quelque révolte dans une province, on commence toujours par punir le gouverneur.

## ROI, ROYAUME.

ARCHIMÈDE assis tranquillement sur le rivage, & tirant sans peine à flot un grand vaisseau, nous représente un monarque habile, gouvernant de son cabinet ses vastes états, & faisant tout mouvoir en paroissant immobile. Les plus grands rois qu'ait célébré l'histoire, n'ont point été élevés pour régner ; c'est une science qu'on ne possède jamais moins qu'après l'avoir trop apprise, & qu'on acquiert mieux en obéissant qu'en commandant.

Pour qu'un état monarchique pût être bien gouverné, il faudroit que sa grandeur ou son étendue

fût mesurée aux facultés de celui qui gouverne. Il est plus aisé de conquérir que de régir. Avec un levier suffisant, d'un doigt on peut ébranler le monde, mais pour le soutenir il faut les épaules d'Hercule.

Le talent de régner consiste à être le garant de la loi, & à avoir mille moyens de la faire aimer. Un imbécille obéi peut comme un autre, punir les forfaits ; le véritable homme d'état sait les prévenir : c'est sur les volontés, encore plus que sur les actions, qu'il étend son respectable empire. S'il pouvoit obtenir que tout le monde fît bien, il n'auroit lui-même plus rien à faire, & le chef-d'œuvre de ses

travaux feroit de pouvoir refter oifif.

Le feul éloge digne d'un roi, eft celui qui fe fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

Que les rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs confeils les gens les plus capables de les bien confeiller ; qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples eft plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aifé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par force. Que les favans du premier ordre

trouvent dans leurs cours d'honorables asyles; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse; c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières & la sagesse seules d'un autre, les savans penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

## LÉGISLATEUR.

CELUI qui ose entreprendre d'instituer un peuple, doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la nature humaine; de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait & solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie & son être; d'altérer la constitution de l'homme pour la renforcer; de substituer une existence partielle & morale à l'existence physique & indépendante que nous avons tous reçue de la nature. Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étran-

gères, & dont il ne puiſſe faire uſage ſans le ſecours d'autrui. Plus ces forces naturelles ſont mortes & anéanties, plus les acquiſes ſont grandes & durables, plus auſſi l'inſtitution eſt ſolide & parfaite : en ſorte que ſi chaque citoyen n'eſt rien, ne peut rien, que par tous les autres, & que la force acquiſe par le tout ſoit égale ou ſupérieure à la ſomme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la légiſlation eſt au plus haut point de perfection qu'elle puiſſe atteindre.

S'il eſt vrai qu'un grand prince eſt un homme rare, que ſera-ce d'un grand légiſlateur ? Le premier n'a qu'à ſuivre le modèle que l'au-

tre doit propoſer. Celui-ci eſt le méchanicien qui invente la machine, celui-là n'eſt que l'ouvrier qui la monte & la fait marcher.

Les anciens légiſlateurs mirent leurs déciſions dans la bouche des immortels, pour entraîner par l'autorité divine, ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine : mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les dieux, ni d'en être cru quand il s'annonce pour être leur interprète. La grande ame du légiſlateur eſt le vrai miracle qui doit prouver ſa miſſion. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un ſecret commerce avec quelque divinité, ou dreſſer

un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossiers pour en imposer au peuple. Celui qui ne saura que cela, pourra même assembler par hasard une troupe d'insensés; mais il ne fondera jamais un empire, & son extravagant ouvrage périra bientôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager; il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi Judaïque toujours subsistante; celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siècles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées; & tandis que l'orgueilleuse philosophie, ou l'aveugle esprit de parti, ne voit en eux que d'heu-

reux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs institutions, ce grand & puissant génie, qui préside aux établissemens durables.

Un peuple ne devient célèbre, que quand sa législation commence à décliner. On ignore durant combien de siècles l'institution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates avant qu'il fût question d'eux dans le reste de la Grèce.

## LOI.

C'EST à la loi seule que les hommes doivent la justice & la liberté. C'est cet organe salutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes. C'est cette voix céleste qui

qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raison publique ; & lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement, & à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent ; car si-tôt qu'indépendamment des loix, un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, & se met vis-à-vis de lui dans le pur état de nature, où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

La loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive, & de bouclier contre le foible ; & le prétexte du bien public est

toujours le plus dangereux fléau du peuple. Ce qu'il y a de plus néceſſaire, & peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'eſt une intégrité ſévère à rendre juſtice à tous, & ſur-tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal eſt déjà fait, quand on a des pauvres à défendre & des riches à contenir. C'eſt ſur la médiocrité ſeule que s'exerce toute la force des loix; elles ſont également impuiſſantes contre les tréſors du riche & contre la misère du pauvre; le premier les élude, le ſecond leur échappe; l'un briſe la toile, & l'autre paſſe au travers.

Toute condition impoſée à cha-

cun par tous, ne peut être onéreuse à personne, & la pire des loix vaut encore mieux que le meilleur des maîtres ; car tout maître a des préférences, & la loi n'en a jamais. | ✗

La liberté suit toujours le sort des loix, elle règne ou périt avec elles.

Plus vous multipliez les loix, plus vous les rendez méprisables ; c'est introduire d'autres abus, sans corriger les premiers ; & tous les surveillans que vous instituez, ne sont que de nouveaux infracteurs destinés à partager avec les anciens, ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage ; les hommes

les plus vils ſont les plus accrédités : plus ils ſont grands, plus ils ſont mépriſables ; leur infamie éclate dans leurs dignités, & ils ſont déshonorés par leurs honneurs. S'ils achètent les ſuffrages des chefs, ou la protection des femmes, c'eſt pour vendre à leur tour la juſtice, le devoir & l'état, & le peuple qui ne voit pas que ſes vices ſont la première cauſe de ſes malheurs, murmure & s'écrie en gémiſſant : *tous mes maux ne viennent que de ceux que je paie pour m'en garantir.*

Nulle exemption de la loi ne ſera jamais accordée, à quelque titre que ce puiſſe être, dans un gouvernement bien policé. Les citoyens

mêmes qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompensés par des honneurs, & jamais par des privilèges : car la république est à la veille de sa ruine, si-tôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux loix.

La plus importante de toutes les loix, celle qui ne se grave, ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens; qui fait la véritable constitution de l'état; qui prend tous les jours de nouvelles forces; qui, lorsque les autres loix vieillissent ou s'éteignent, les ranime ou les supplée; qui conserve un peuple dans l'esprit de son institution, & substitue in-

ſenſiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité : cette loi ſi forte & ſi ſolide, ce ſont les mœurs, les coutumes, & ſur-tout l'opinion. Nos politiques ne connoiſſent point cette partie de la légiſlation, de laquelle dépend le ſuccès de toutes les autres ; mais le grand légiſlateur s'en occupe en ſecret, tandis qu'il paroît ſe borner à des réglemens particuliers, qui ne ſont que le ceintre de la voûte, dont les mœurs plus lentes à naître, forment enfin l'inébranlable clef.

## POUVOIR ARBITRAIRE.

QUAND les hommes ſentiront-ils qu'il n'y a point de déſordre auſſi funeſte que le pouvoir arbitraire, avec lequel ils penſent y remédier? Ce pouvoir eſt lui-même le pire de tous les déſordres : employer un tel moyen pour les prévenir, c'eſt tuer les gens afin qu'ils n'aient pas la fièvre.

## LIBERTÉ.

IL en eſt de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſi-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays,

disoit Brasidas à un Satrape, qui comparoit la ville de Sparte à celle de Persepolis, mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Les esclaves perdent tout dans leurs fers, jusqu'au desir d'en sortir : ils aiment leur servitude comme les compagnons d'Ulysse aimoient leur abrutissement.

Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander; & le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres : mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses & lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, & à dominer ou

ſervir preſque indifféremment, ſelon qu'elle leur devient favorable ou contraire.

Il y a peu d'hommes d'un cœur aſſez ſain pour ſavoir aimer la liberté. Tous veulent commander, à ce prix nul ne craint d'obéir. Un petit parvenu ſe donne cent maîtres pour acquérir dix valets. Il n'y a qu'à voir la fierté des nobles dans les monarchies ; avec quelle emphaſe ils prononcent ces mots de *ſervice*, & de *ſervir ;* combien ils s'eſtiment grands & reſpectables, quand ils peuvent avoir l'honneur de dire, *le roi mon maître ;* combien ils mépriſent des républicains qui ne ſont que libres, & qui certainement ſont plus nobles qu'eux.

Il est inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples ſe ſont donné des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les aſſervir. Si nous avons un prince, diſoit Pline à Trajan, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un maître.

Renoncer à ſa liberté, c'eſt renoncer à ſa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ſes devoirs. Il n'y a nul dédommagement poſſible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation eſt incompatible avec la nature de l'homme, & c'eſt ôter toute moralité à ſes actions, que d'ôter toute liberté à ſa volonté.

Les juriſconſultes qui ont gra-

vement prononcé que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave, ont décidé en d'autres termes, qu'un homme ne naîtroit pas homme.

L'homme acquiert dans l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui ; car l'impulsion du seul appétit est esclavage, & l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté.

Il n'y a que la force de l'état qui fasse la liberté de ses membres.

## DÉPENDANCE.

IL y a deux ſortes de dépendances. Celle des choſes, qui eſt de la nature; celle des hommes, qui eſt de la ſociété. La dépendance des choſes n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant déſordonnée, les engendre tous, & c'eſt par elle que le maître & l'eſclave ſe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la ſociété, c'eſt de ſubſtituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle, ſupérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les loix des

nations

nations pouvoient avoir, comme celle de la nature, une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses; on réuniroit dans la république tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'élève à la vertu.

## GUERRE.

LA guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'état à état, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point

comme hommes, ni même comme concitoyens, mais comme soldats; non point comme membres de la patrie, mais comme des défenseurs. Enfin chaque état ne peut avoir pour ennemis que d'autres états, & non pas des hommes, attendu qu'entre choses de diverses natures, on ne peut fixer aucun vrai rapport.

Ce principe est même conforme aux maximes établies de tous les tems, & à la pratique constante de tous les peuples policés. Les déclarations de guerre sont moins des avertissemens aux puissances qu'à leurs sujets. L'étranger, soit roi, soit particulier, soit peuple qui vole, tue ou détient les sujets sans

déclarer la guerre au prince, n'est pas un ennemi, c'est un brigand. Même en pleine guerre, un prince juste s'empare bien, en pays ennemi, de tout ce qui appartient au public; mais il respecte la personne & les biens des particuliers; il respecte les droits sur lesquels sont fondés les siens. La fin de la guerre étant la destruction de l'état ennemi, on a droit d'en tuer les défenseurs, tant qu'ils ont les armes à la main; mais si-tôt qu'ils les posent & se rendent, cessant d'être ennemis, ou instrumens de l'ennemi, ils redeviennent simplement hommes, & l'on n'a plus droit sur leur vie. Quelquefois on peut tuer l'état sans tuer un seul de ses mem-

bres : or la guerre ne donne aucun droit qui ne ſoit néceſſaire à ſa fin.

## FINANCES, IMPOTS.

LA plus importante maxime de l'adminiſtration des finances, c'eſt de travailler avec beaucoup plus de ſoin à prévenir les beſoins, qu'à augmenter les revenus. Les gouvernemens anciens faiſoient plus, en effet, avec leur *parcimonie*, que les nôtres avec tous leurs tréſors.

Les livres & tous les comptes des régiſſeurs ſervent moins à déceler leurs infidélités, qu'à les couvrir ; & la prudence n'eſt jamais auſſi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la friponnerie à les éluder. Laiſſez donc les

regiſtres & papiers, & remettez les finances en des mains fidèles : c'eſt le ſeul moyen qu'elles ſoient fidèlement régies. La vertu eſt le ſeul inſtrument efficace en cette délicate partie de l'adminiſtration.

Toutes choſes égales; celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Celui qui n'a que le ſimple néceſſaire, ne doit rien payer du tout; & la taxe de celui qui a du ſuperflu, peut aller au beſoin juſqu'à la concurrence de tout ce qui excède ſon néceſſaire. Quelqu'un dira, qu'eu égard à ſon rang, ce qui feroit ſuperflu pour un homme inférieur, eſt néceſſaire pour lui; mais c'eſt un menſonge; car un

Grand a deux jambes, ainſi qu'un Bouvier, & n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu néceſſaire eſt ſi peu néceſſaire à ſon rang, que, s'il ſavoit y renoncer pour un ſujet louable, il n'en ſeroit que plus reſpecté. Le peuple ſe proſterneroit devant un miniſtre qui iroit au conſeil à pied, pour avoir vendu ſes caroſſes dans un preſſant beſoin de l'état. Enfin la loi ne preſcrit la magnificence à perſonne ; & la bienſéance n'eſt jamais une raiſon contre le droit.

Qu'on établiſſe de fortes taxes ſur la livrée, ſur les équipages, ſur les étoffes & la dorure, ſur les cours & jardins des hôtels, ſur les ſpectacles de toute eſpèce, ſur les

professions oiseuses, comme baladins, chanteurs, histrions, & en un mot, sur cette foule d'objets de luxe, d'amusement & d'oisiveté, qui frappent tous les yeux, & qui peuvent d'autant moins se cacher, que le seul usage est de se montrer, & qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vus. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires, pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité : c'est bien mal connoître les hommes, que de croire qu'après s'être laissé une fois séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer; ils renonceroient cent fois plutôt au nécessaire, & aimeroient encore mieux mourir

de faim que de honte. L'augmentation de la dépenſe ne ſera qu'une nouvelle raiſon de la ſoutenir, quand la vanité de ſe montrer opulent fera ſon profit du prix de la choſe & des frais de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront ſe diſtinguer des pauvres; & l'état ne ſauroit ſe former un revenu moins onéreux ni plus aſſuré, que ſur cette diſtinction.

Par la même raiſon, l'induſtrie n'auroit rien à ſouffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agriculture, en ſoulageant le laboureur, & rapprocheroit inſenſiblement toutes les fortunes de cette médiocrité, qui fait la véritable force d'un état.

Il ſe pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuaſſent à faire paſſer plus rapidement quelques modes ; mais ce ne ſeroit jamais que pour en ſubſtituer d'autres, ſur leſquelles l'ouvrier gagneroit, ſans que le fiſc eût rien à perdre. En un mot, ſuppoſons que l'eſprit du gouvernement ſoit conſtamment d'aſſeoir toutes les taxes ſur le ſuperflu des richeſſes, il arrivera de deux choſes l'une ; ou les riches renonceront à leurs dépenſes ſuperflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de l'état ; alors l'aſſiette des impôts aura produit l'effet des meilleures loix ſomptuaires ; les dépenſes de l'état auront néceſſairement diminué avec celles

des particuliers ; & le fisc ne sauroit moins recevoir de cette manière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à débourser ; ou, si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit, pour pourvoir aux besoins réels de l'état. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toute la dépense qu'il a de moins à faire ; dans le second, il s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Il me paroît certain que tout ce qui n'est pas proscrit par les loix, ni contraire aux mœurs, & que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre, moyennant un

droit. Si, par exemple, le gouvernement peut interdire l'ufage des caroffes, il peut, à plus forte raifon, impofer une taxe fur les caroffes, moyen fage & utile d'en blâmer l'ufage fans le faire ceffer. Alors on peut regarder la taxe comme une efpèce d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

On a ofé dire qu'il falloit charger le payfan, & qu'il ne feroit rien, s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du monde cette maxime ridicule. C'eft en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur paie très-peu de chofe, & fur-tout à la Chine, où il ne paie rien, que la

terre eſt le mieux cultivée. Au contraire, par-tout où le laboureur ſe voit chargé à proportion du produit de ſon champ, il le laiſſe en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car, pour qui perd le fruit de ſa peine, c'eſt gagner, que de ne rien faire; & mettre le travail à l'amende, eſt un moyen fort ſingulier de bannir la pareſſe.

Si l'on dit que rien n'eſt ſi dangereux qu'un impôt payé par l'acheteur, ce qui ſe fait cependant à la-Chine, le pays du monde où les impôts ſont les plus forts & les mieux payés, comment ne voit-on pas que le mal eſt cent fois pire encore, quand cet impôt eſt payé

par le cultivateur même : n'est-ce pas attaquer la subsistance de l'état, jusques dans sa source ? n'est-ce pas travailler aussi directement qu'il est possible à dépeupler le pays, & par conséquent à le ruiner à la longue ? Car il n'y a point pour une nation ; de pire disette que celle d'hommes.

## LUXE.

LE luxe corrompt tout, & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite.

Semblable à ces vents brûlans du midi, qui couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, & portent la disette & la

mort dans tous les lieux où ils se font sentir, le luxe, dans quelque état, grand ou petit, que ce puisse être, pour nourrir des foules de valets & de misérables qu'il a faits, accable & mine le laboureur & le citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres, qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, & dépeuple l'état tôt ou tard.

A mesure que l'industrie & les arts lucratifs s'étendent & fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés : d'où il arrive que le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à

paſſer ſa vie entre le travail & la faim, abandonne ſes champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter. Les terres reſtent en friche ; les grands chemins ſont inondés de malheureux citoyens, devenus mendians ou voleurs, & deſtinés à finir un jour leur misère ſur la roue ou ſur un fumier. Tel eſt l'effet réel qui réſulte des progrès de l'induſtrie & du luxe ; telles ſont les cauſes ſenſibles de toutes les misères, où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'eſt ainſi que l'état s'enrichiſſant d'un côté, s'affoiblit & ſe dépeuple d'un autre, & que les plus puiſſantes monarchies, après bien des travaux

pour ſe rendre opulentes & déſertes, finiſſent par devenir la proie des nations pauvres qui ſuccombent à la funeſte tentation de les envahir.

La vanité & l'oiſiveté qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres; & le goût des lettres accompagne ſouvent celui du luxe (*a*).

Le luxe peut être néceſſaire pour

---

(*a*) A meſure que le luxe corrompt les mœurs, dit un auteur moderne, les ſciences les adouciſſent : ſemblables aux prières dans Homère, qui parcourent toujours la terre à la ſuite de l'injuſtice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle Divinité. ( *Note de l'Edit.* )

donner du pain aux pauvres; mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le luxe ſert au ſoutien des états, comme les cariatides ſervent à ſoutenir les palais qu'elles décorent, ou plutôt comme les poutres dont on étaie des bâtimens pourris, & qui ſouvent achèvent de les renverſer. Hommes ſages & prudens, ſortez de toute maiſon qu'on étaie.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes pour fournir à leur ſuperfluité, eſt perdu pour la ſubſiſtance du laboureur: & celui-ci n'a point d'habit, pré-

ciſément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaſpillage des matières qui ſervent à la nourriture des hommes, ſuffit ſeul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuiſines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs ſur nos tables ; voilà pourquoi le payſan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont pas de pain.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe, on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymmétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux.

L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale, peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples, que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſes ? L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte ? L'idée de la grandeur ? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſitôt pourquoi ce palais n'eſt pas

plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? Si ses lambris sont dorés, pourquoi son toît ne l'est-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour, faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère ! Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où son utilité

réelle, & qui se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même, que l'image de sa foiblesse n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un prince, & le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie & déplorer le sort de l'humanité.

## RICHES, RICHESSES.

Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain.

Ceux qui aiment les richeſſes ſont faits pour ſervir, & ceux qui les mépriſent, pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or qui aſſervit les pauvres aux riches ; mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour : ſans cela ils feroient néceſſairement les maîtres.

Les pauvres gémiſſent ſous le

joug des riches, & les riches sous le joug des préjugés.

Richesse ne fait point riche, dit le roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer, & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme ?

Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais besoins.

Quiconque jouit de la santé, & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion ; est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace.

MENDIANS.

## MENDIANS.

NOURRIR les mendians, c'eſt contribuer à multiplier les gueux & les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils pourroient y faire. Voilà les maximes dont les plaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

On ſouffre & on entretient à grands frais des multitudes de profeſſions inutiles, dont pluſieurs ne ſervent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant, que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de

quoi nourrir en nous les senti-
mens d'intérêt & d'humanité qui
devroient unir tous les hommes.
Si l'on veut le considérer par le
talent, pourquoi ne récompense-
rois-je pas l'éloquence de ce men-
diant qui me remue le cœur, &
me porte à le secourir, comme je
paie un comédien qui me fait ver-
ser quelques larmes stériles? Si l'un
me fait aimer les bonnes actions
d'autrui, l'autre me porte à en faire
moi-même : tout ce qu'on sent à
la tragédie s'oublie à l'instant qu'on
en sort; mais la mémoire des mal-
heureux qu'on a soulagés donne
un plaisir qui renaît sans cesse. Si
le grand nombre des mendians est
onéreux à l'état, de combien d'au-

tres professions qu'on encourage & qu'on tolère, n'en peut-on pas dire autant? C'est au souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profession, faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés? Pour moi, sans savoir ce que les pauvres sont à l'état, je sais qu'ils sont tous mes freres, & que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort ; & comment puis-je être sûr que

l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misère, & que mon refus va réduire au désespoir? Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie, ou un morceau de pain, ne coûtent guère plus à donner, & sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste*; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût

d'autres greniers ſur la terre que les magaſins des riches? Enfin, quoi qu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes misères.

Nourrir les mendians, c'eſt, diſent les détracteurs de l'aumône, former des pépinières de voleurs; & tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians; mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant

à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône s'il songeoit qu'elle pût sauver deux hommes, l'un d'un crime & l'autre de la mort ? J'ai lu quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent

aux pères ; mais ces pères opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

*Fin du quinzième Volume.*

